

certaines endroits, des adoucissements presque partout. Aussi je ne prétends pas dire ce qui se fait aujourd'hui, mais bien ce qui s'est souffert d'abord sans oublier que dans certains points plus isolés, les missionnaires auraient raison de dire: "*Nous en sommes encore là.*"

Il faut avoir fait l'expérience de ce qui s'est passé ici pour comprendre le peu qui suffit pour soutenir l'existence humaine.

Mgr Provencher, comme bien d'autres après lui, a été plusieurs années sans pain, se contentant pour toute nourriture tantôt d'un peu de poisson, tantôt d'un peu de viande séchée au soleil. Les associés de *la Propagation de la Foi*, tout en se félicitant si légitimement d'avoir fourni aux missionnaires des aliments indispensables à leur subsistance, seraient bien étonnés si on leur disait combien sont bornées et étroites les limites de ce qui est au service de leurs protégés, quand il leur faut se contenter de ce qui est absolument indispensable pour ne pas mourir de faim. J'ai lu des rapports extrêmement intéressants, où l'on s'efforce de prouver la pauvreté du pays décrite en indiquant l'exiguïté des ressources alimentaires; malgré moi j'étais porté à me dire: Nos missionnaires se trouveraient bien partagés s'ils en avaient autant.

Les sauvages du Nord-Ouest de l'Amérique sont ce qu'il y a de plus pauvre au monde. Point d'habitation qui mérite ce nom, presque pas de vêtements; une nourriture plus que précaire. Les missionnaires, au début surtout de leurs établissements, ont dû partager l'extrême pauvreté de ceux qu'ils voulaient gagner à Dieu, dont la voix semblait leur renvoyer les accents du prophète: "*tibi derelictus est pauper.*"

Je ne crois pas que nulle part au monde, des prêtres aient été aussi mal nourris, aussi mal logés ou aussi mal vêtus que ceux qui sont venus planter la croix sur les bords de la Rivière-Rouge, et sur les fleuves de notre Nord-Ouest. Non seulement il leur a fallu se contenter d'aliments grossiers, sans apprêts, sans assaisonnement et d'une malpropreté dégoûtante, mais ils ont même été souvent réduits à une indigence extrême, étant quelquefois plusieurs jours sans aucune nourriture. Il ne se passe presque pas d'année sans que nos sauvages, dans un endroit ou dans un autre, subissent les horreurs de la famine; c'est assez dire que leurs missionnaires, pauvres aussi, ne sont point dans l'abondance.

Les huttes que les Robes Noires se sont construites de leurs propres mains, souvent ne s'élevaient guère au-dessus du mérite de la cabane de l'Indien.

Le manque de vêtements suffisants est une source de bien des souffrances; la vermine fait ses délices de cette pénurie; mille autres inconvénients s'enchaînent pour fatiguer et éprouver l'homme élevé